



40 P. o. gall. 129⁰ (216

LE CHATEAU

DE LA

ROCHE-NOIRE,

OU

UN AMOUR POSTHUME,

COMÉDIE EN UN ACTE, MÉLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR M. EDOUARD LAFARGUE ET PAUL SIRAUDIN,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase-Dramatique, le 30 juin 1842.

PERSONNAGES.

ACTEURS

DUPLESSIS.....	}	M. VOLNYS.
ALBERT.....		M. PASTELOT.
RÉNÉ DE VICENCE.....		M. J. DESCHAMPS.
MARIE, femme de Duplessis.....		M. LUGUET.
DUBOIS, domestique de Duplessis.....		M ^{lle} HABENECK.
JEAN, domestique d'Albert.....		M. MAURAZIN.
		M. BORDIER.

La scène est chez Duplessis, au château de la Roche-Noire, à quelques lieues des frontières de la Suisse.



Le théâtre représente un salon gothique. A gauche, au premier plan, un piano; au deuxième plan, la porte vitrée d'une galerie. A droite, au premier plan, une table sur laquelle se trouve tout ce qu'il faut pour écrire. Porte au fond ouvrant sur un vestibule; portes à droite et à gauche dans les angles, au fond.

SCÈNE I.

DUPLESSIS, seul, regardant à la fenêtre.
 Elle se promène sur la terrasse... toujours plongée dans ses méditations ordinaires... Ah! Dubois... (Dubois entre.) Y a-t-il quelque chose de nouveau?
 DUBOIS.
 Monsieur s'est sans doute trompé, je n'ai rien vu.
 DUPLESSIS.
 C'est bien. Cependant faites une seconde bat-

te dans le parc, dans le petit bois... allez... (Dubois reste.) Eh bien! que faites-vous là?..
 DUBOIS.
 Dame! Monsieur...
 DUPLESSIS.
 Voyons... parlez.
 DUBOIS.
 C'est que ma femme doit partir ce soir pour trouver un nourrisson... et si Monsieur voulait me donner la lettre...
 DUPLESSIS.
 Que je t'ai promise... c'est juste... Attends

(il se met à la table et écrit.) « Mon cher ami, je vous recommande madame Dubois; c'est une excellente femme, qui a nourri mes deux enfans... »

DUBOIS, l'interrompant.

Quel dommage que Monsieur n'en ait pas un troisième !..

DUPLESSIS.

Un troisième, pour vous être agréable.. merci ! (il continue.) « qui a nourri mes deux enfans, et qui... »

DUBOIS.

Voici madame Duplessis.

DUPLESSIS.

Laisse-nous, tu viendras chercher ta lettre plus tard.

(Dubois sort.)

SCÈNE II.

DUPLESSIS, MARIE, entrant par le fond.

MARIE.

Ah! vous voilà... Je vous cherchais...

DUPLESSIS.

Vous me cherchiez... dans vos rêves, sans doute... car vous méditez profondément.

MARIE.

C'est vrai; je ne connais rien de plus pittoresque que la vue qu'on découvre de cette terrasse, et qui parle plus à l'imagination que le nom de ce château, le château de la Roche-Noire!.. Dans ce nom seuil y a tout un sujet de roman d'Anne Radcliffe; il ne nous manque plus qu'une chose pour compléter l'illusion, ce sont des revenans.

DUPLESSIS.

Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter!

MARIE.

Qu'ils soient les bien venus, s'ils sont de bonne compagnie... cela nous fera une société; car parfois je suis tentée de croire que la commune est inhabitée, et je me demande si l'ordonnance royale qui vous a nommé maire n'aurait pas dû commencer par nommer les administrés.

DUPLESSIS.

Voilà de l'exagération, et si vous vouliez prendre la peine de visiter le pays et les environs.

MARIE.

Eh! Monsieur, c'est ce que je vous demande depuis fort long-temps, et ce que vous me refusez toujours...

DUPLESSIS.

Parlez, ordonnez, Madame, dès demain notre château sera ouvert à tous nos voisins... nous donnerons des soirées, des bals, des concerts: si jusqu'ici nous avons vécu dans la retraite, c'est que je croyais que la solitude, le repos, vous étaient nécessaires.

MARIE.

Certainement; mais, à la longue, le repos fatigüe et la solitude est parfois plus dangereuse que la société.

DUPLESSIS.

Ah! vraiment?..

MARIE.

Oui, Monsieur, dans la solitude l'esprit travaille, et l'imagination se crée des héros qui la plupart du temps seraient fort peu à craindre dans un salon.

DUPLESSIS.

Que voulez-vous dire?

MARIE, riant.

Est-ce que vous seriez jaloux de mes pensées?

DUPLESSIS.

Moi, jaloux! J'espère que vous ne me supposez pas encore ce ridicule... non... et pour vous le prouver, je vais vous parler sérieusement.

MARIE.

Permettez... je vais aller chercher votre écharpe...

DUPLESSIS.

Allons, voyons, écoutez-moi, et rendez-moi justice... Depuis trois ans que nous sommes mariés, ai-je jamais rien refusé à vos désirs, à vos volontés, je dirais même à vos caprices?

MARIE.

Non... vous êtes le modèle des maris.

DUPLESSIS.

Je prends acte de l'aveu... Cette année, lorsque j'ai acheté ce château, n'ai-je pas obéi à un ordre de votre mère? L'air de la campagne ne vous était-il pas ordonné par le docteur?

MARIE.

Oui; mais voilà six mois que je suis l'ordonnance du docteur, et peut-être aujourd'hui, s'il était ici, me recommanderait-il l'air de Paris?

DUPLESSIS.

Vous le désirez donc bien, Paris?

MARIE.

Mais, jusqu'à ce qu'il me soit bien prouvé que c'est le docteur et non le mari qui a rédigé l'ordonnance...

DUPLESSIS.

Ah! ce n'est pas généreux!.. Un mari jaloux aurait pu vous demander compte de quelques soupirs échappés... de quelques larmes surprises dans vos yeux...

MARIE.

A moi?

DUPLESSIS.

Il n'aurait peut-être pas respecté comme moi vos promenades solitaires, vos allées choisies!

MARIE.

Tenez, Monsieur, je ne vous réponds pas... Vous êtes tous les mêmes, et il y aurait de la folie à désirer un mari plus parfait que les autres.

DUPLESSIS.

Ainsi, vous n'admettez même pas les exceptions? Je suis certain cependant qu'Albert, mon pupille, serait un mari comme vous l'entendez.

MARIE.

C'est possible... si le mauvais exemple ne le gêne pas.

DUPLESSIS.

Un jeune homme charmant, qui, à vingt ans, par bonté pour nous, est venu s'établir à la campagne...

MARIE.

C'est d'autant plus méritoire qu'il n'y est pas obligé par l'ordonnance du docteur. Du reste, depuis quelques jours, il est plus discret dans ses assiduités... Au lieu de nous consacrer tout son temps, comme autrefois, à faire de la musique ou quelque lecture attachante, à jeter enfin un peu de gâté sur notre tristesse, il lui a pris tout-à-coup une belle passion pour la chasse...

DUPLESSIS.

D'où il ne revient que pour se mettre à table...

MARIE.

Oh ! mais, croyez bien que ce n'est pas un reproche que je lui adresse...

DUPLESSIS.

Tenez, je l'entends.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ALBERT, en costume de chasse. Il entre par le fond.

ALBERT.

Madame !

(Il salue.)

DUPLESSIS.

Enfin, te voilà ! c'est fort heureux ! six heures à la chasse. L'heure du dîner est passée, sais-tu ? et je commençais à craindre...

ALBERT.

Pour ton gibier ?

DUPLESSIS.

Non... je sais que tu es pour lui d'une bonté extrême, mais pour toi...

MARIE.

Le fait est que les lièvres de ce pays n'y mettent pas la moindre bonne volonté.

DUPLESSIS.

Ils ne font pas comme nous : ils ne t'attendent pas.

ALBERT.

Ata : Simple soldat.

Vous vous trompez, les hôtes de ces bois Sont, j'en conviens, d'une humeur peu craintive.. Je suis humain, je dis quand je les vois :

Il faut que tout le monde vive...

Aussi, Madame, un appétit pressant...

MARIE, l'interrompant.

L'humanité, dans ce cas, est blâmable...

Rassurez-vous, monsieur, dans un instant

Votre gibier, reconnaissant,

Va vous attendre sur la table.

Je vais moi-même donner des ordres.

ALBERT.

Cette fois, Madame, je ne promets pas de

respecter l'ennemi vaincu, car j'ai un appétit de chasseur.

(Marie sort par le fond.)

SCÈNE IV.

ALBERT, DUPLESSIS.

DUPLESSIS.

Tu arrives fort à propos.

ALBERT.

Pourquoi ?

DUPLESSIS.

J'ai à te parler... Ma femme se doute de quelque chose.

ALBERT.

De quoi donc ?

DUPLESSIS.

Eh ! parbleu, de ce que je craignais le plus au monde ! Elle s'imagine que je suis atteint de la maladie des maris... que je suis jaloux... Jaloux !.. j'ai horreur de ce mot.

ALBERT.

C'est bien fait... tu ne veux pas suivre mes conseils.

DUPLESSIS.

J'aime beaucoup un pupille qui veut donner des conseils à son tuteur.

ALBERT.

Cela se conçoit.. quand le pupille a vingt ans, et le tuteur trente et... quelques.

DUPLESSIS.

Déshabitué-toi donc de dire mon âge... cela n'a aucune conséquence, parce que je suis encore jeune, très jeune... mais c'est un point de départ pour l'avenir, et plus tard...

ALBERT.

J'ai dit trente... et quelques... je ne précise pas... J'avoue bien mes vingt ans, moi !

DUPLESSIS.

Le beau dévouement ! A cet âge, on n'est encore qu'un enfant.

ALBERT.

Cependant je me flatte de connaître le cœur humain beaucoup mieux que toi... j'entends, par cœur humain, celui de la femme.

DUPLESSIS.

Eh bien ! toi, qui es si savant, tu ne ferais pas mal de me dire ce que Marie a dans le sien... mais, non, j'ai pitié de ton inexpérience, et je te dois plutôt une leçon. Ecoute. Depuis l'âge de vingt ans jusqu'à l'époque de mon mariage, j'ai joué auprès des femmes, et surtout auprès des maris, d'une réputation déplorable.

ALBERT.

Je sais cela.

DUPLESSIS.

Comment ?

ALBERT.

Par tradition.

DUPLESSIS.

Pendant douze années de ma vie, j'ai tiré à boulets rouges sur ces pauvres maris... j'avais même fondé au café Anglais une école dont j'étais professeur... Fatigué de mes succès, j

trouvai original de retourner ma position, et au lieu d'assiégeant de devenir assiégé... J'avais pour moi un avantage immense, une expérience de douze années! Je me mariaï donc, et tout de suite je fis mon plan de défense... Malheureusement j'étais riche, ma femme aussi... elle et moi avions des habitudes du monde, et pour qu'une femme reste attachée à ses devoirs, à son ménage, il faut qu'elle ait une occupation sérieuse.

ALBERT.

Tu lui fis apprendre le sanscrit ?

DUPLESSIS.

La première année de mon mariage nous eûmes un fils... Après la naissance de l'enfant, il fallut des soins, des ménagemens... tu comprends... ma femme n'avait d'autres distractions que celles rigoureusement exigées par sa position... Mais la seconde année, avec l'oisiveté, le goût des bals, des concerts, des spectacles revint...

ALBERT.

Ah! et... alors?..

DUPLESSIS.

Nous eûmes une fille.

ALBERT.

Ain de Turenne.

Ici, mon cher ami j'admire,
Et ton bonheur et ta sagacité,
Mais je ne puis m'empêcher de le dire,
Le ciel veillait, en vérité,
Trop bien à ta sécurité.

DUPLESSIS.

C'est vrai.

En peu de temps, un garçon, une fille,
Cela, secondant mes projets,
Diminuait mes craintes... mais
Augmentait par trop ma famille.

Il s'agissait donc d'arriver au même but d'une manière moins productive. C'est alors que je fis l'acquisition de ce château, dans les montagnes du Jura, à quelques lieues de la Suisse, où je conduisis ma femme... Là, seul, ne voyant personne, je me croyais à l'abri... lorsque je me suis aperçu...

ALBERT.

De quoi ?

(Un domestique paraît à la porte de gauche, par la galerie.)

DUPLESSIS.

Ah! c'est vous, Dubois? Eh bien?

DUBOIS.

Rien encore.

DUPLESSIS.

Vous avez battu le parc, le petit bois?..

DUBOIS.

Dans tous les sens.

DUPLESSIS.

C'est bien, continuez toujours votre surveillance.

(Dubois sort à gauche, par la galerie.)

ALBERT.

Que signifie ?

DUPLESSIS.

Comment! tu ne comprends pas? c'est l'état de siège qui commence...

ALBERT.

Je comprends encore moins.

DUPLESSIS.

Apprends donc que tantôt, au détour d'une allée, j'ai cru m'apercevoir qu'un homme cherchait à s'introduire dans mon parc...

ALBERT.

Eh bien ?

DUPLESSIS.

Eh bien!.. la présence de cet homme... les promenades solitaires de ma femme...

ALBERT, riant.

Ah! ah! je ne puis m'empêcher de rire...

DUPLESSIS.

De la figure d'un mari dans l'embarras, n'est-ce pas? Oui... cela a toujours son côté plaisant... cela m'amusait beaucoup autrefois... (Réfléchissant.) Si je n'avais pas de preuves.

ALBERT, devenant sérieux.

Ah!

DUPLESSIS, de même.

Des preuves qu'un homme que je ne connais pas occupe le cœur de Marie... mais ce portrait!

ALBERT, vivement.

Un portrait! Et tu l'as ?

DUPLESSIS.

Non, mais je sais où il est... dans le secrétaire de ma femme... Par hasard... hier... je cherchais...

ALBERT.

Oui... par hasard.. Mais, enfin... que penses-tu? car ta tranquillité m'étonne... Ce portrait, il fallait le garder.

DUPLESSIS.

Pour un homme qui se pique de connaître le cœur humain, tu me donnes là un joli conseil! Si je l'avais pris, on se serait mis sur ses gardes...

ALBERT.

C'est juste... C'est fort adroit...

DUPLESSIS.

Ah! tu commences à comprendre... c'est heureux...

ALBERT.

Dis-moi, as-tu essayé de faire causer Marie ?

DUPLESSIS.

Oui, ce matin; mais les femmes ne disent jamais aux maris que ce qu'elles veulent bien leur dire...

ALBERT.

Si j'essayais, à mon tour ?

DUPLESSIS, à part.

Allons donc!.. Il y arrive, à la fin.

ALBERT.

Si j'é tâchais de découvrir l'énigme de ce portrait ?

DUPLESSIS.

Très bien... c'est une excellente idée... Ma

femme a confiance en toi, quoique cependant tu la négliges depuis quelques jours.

ALBERT.

Ah !

DUPLESSIS.

Oui... oui... elle s'en plaignait tout à l'heure.. La voici... je te laisse. (A part.) Je vais surveiller les opérations de Dubois.

(Il sort par la galerie, à gauche.)

SCÈNE V.

ALBERT; puis, MARIE.

ALBERT, à lui-même.

Marie aimerait-elle quelqu'un ? Oh ! non... c'est impossible.

MARIE, entrant par le fond.

Monsieur, en attendant votre dîner, je viens vous tenir compagnie.

ALBERT.

Madame, c'est trop de bontés.

(Ils s'asseyent.)

MARIE.

Pourquoi donc ? Vous devenez rare depuis quelques jours, et puis vous, jeune, habitué aux plaisirs de la capitale, lorsque vous venez, par amitié pour nous, vous confiner dans cette triste demeure... est-ce que vous croyez que votre dévouement ne vous donne pas quelques droits à notre reconnaissance ?

ALBERT.

Oh ! ne me sachez pas gré de ce qui vous paraît être un sacrifice.

MARIE.

Quoi ! vraiment ? vous vous plairiez ici !

ALBERT.

Mais, Madame...

MARIE.

Oh ! je vous devine, vous allez me répondre par un compliment : Près de vous, où ne se plairait-on pas ? le plaisir est où vous êtes ; et mille autres phrases banales qu'on peut écouter à Paris, parce qu'on n'a pas le temps de les entendre... mais qu'on doit éviter avec soin en province...

ALBERT.

Parce qu'on a trop de temps pour les écouter, n'est-ce pas ?

MARIE.

Oh ! ce serait supposer qu'il y a du danger... Non, Monsieur, parce qu'en province, de toutes nos ressources, la conversation est le seul bien que l'on n'ait pu nous enlever, et quand, par hasard, on peut rencontrer quelqu'un de son âge, à peu près de ses goûts, ayant eu les mêmes relations dans le monde, au lieu de le laisser s'égarer dans le labyrinthe du jargon parisien, il faut savoir l'arrêter et lui dire : Parlons sérieusement... Et maintenant c'est à vous que je m'adresse : Si vous êtes ici, c'est à coup sûr par prudence ou par désespoir.

ALBERT.

Madame...

MARIE.

Oh ! vous ne me ferez pas croire que c'est l'amour de la chasse et des sites champêtres qui vous retient à la Roche-Noire ! on n'est pas pastoral à votre âge ! Et, je vous le répète, vous craignez d'être amoureux, ou vous voulez oublier que vous l'êtes.

ALBERT, à part.

Soupçonnerait-elle ?..

MARIE.

Voyons, parlons franchement.

ALBERT.

Je le voudrais... mais il serait peut-être dangereux de vous donner toute ma confiance.

MARIE.

Dangereux ! et pourquoi ? Moi qui était si disposée à vous faire mes confidences !

ALBERT, se levant.

Oh ! dans ce cas, vous saurez tout, Madame !

MARIE, à part, en se levant.

Ah ! mon Dieu !.. que signifie ?..

ALBERT.

Oui... j'aime... et celle que j'aime est digne de mon amour... parce que je l'aime comme un frère aime sa sœur.

MARIE.

Et sans doute cet amour est compris ?

ALBERT.

Compris !.. oh ! non, Madame !..

Aria du Matelot.

Discrètement j'ai gardé dans mon âme
Cet amour qui doit y rester...

Je me suis tâ... car cette femme
A des devoirs qu'il lui faut respecter.

Non, non, jamais pour l'ardeur qui m'anime
Je n'attends d'elle aucun retour !..

Elle perdrait ses droits à mon estime,
En accordant des droits à mon amour.

MARIE.

Pauvre Albert ! vous devez être bien malheureux.

ALBERT.

Oh ! oui, bien malheureux ! surtout lorsque je me surprends à...

MARIE.

Eh bien ?

ALBERT.

Faut-il vous l'avouer ? à être jaloux.

MARIE.

Comme mon mari ! Oh ! le vilain défaut... car Duplessis a beau vouloir s'en cacher... il est jaloux... mais de son bien... au moins... cela se conçoit... jusqu'à un certain point.. Mais, vous.. de quel droit ?

ALBERT.

Je n'en souffre que davantage... je suis jaloux sans le paraître... d'un mot... d'un soupir... d'une larme...

MARIE.

Comme mon mari !

ALBERT.

Mais vous, vous êtes heureuse... vous n'avez pas de chagrins ?

MARIE.

Peut-être, mais je ne me plains pas, il y a quelquefois aussi du charme dans la douleur, et si je vous disais, Albert, si je vous disais, moi, femme de Duplessis, de votre tuteur, qu'un souvenir a long-temps occupé ma pensée !..

ALBERT.

Quoi! Madame ? (A part.) Duplessis a vait raison.

MARIE.

Ah! rassurez-vous! si je vous dis cela, à vous, c'est parce que je veux que mon mari le sache et l'apprenne par un autre que par moi...

ALBERT.

Je ne vous comprends pas.

MARIE.

Ecoutez donc.. Vous savez qu'avant qu'il fût question de mon mariage avec M. Duplessis, un jeune peintre m'avait fait une cour assidue.

ALBERT.

Je l'ignorais, Madame.

MARIE.

Cependant vous connaissiez ce jeune homme, c'était votre ami, René de Vicence.

ALBERT.

Quoi ! c'était vous, Madame ! vous dont il me parlait si souvent ! vous êtes cette Marie pour lequel il aurait tout sacrifié, avenir, réputation, fortune !

MARIE.

Ah ! il vous parlait souvent de moi ?

ALBERT, devenu triste tout-à-coup.

Oui, Madame...

MARIE.

Quel cœur noble et généreux !.. Mais qu'avez-vous donc ?

ALBERT.

Rien, rien, le souvenir de René...

MARIE.

Oui, Albert, je suis cette Marie dont il vous parlait si souvent... Je suis cette Marie qui, à son tour, lui avait tout sacrifié : avenir, grandeur, fortune, car ma mère avait d'autres projets sur moi. Au moment où je croyais que nous allions être unis, René remporta le premier grand prix de peinture... j'étais heureuse et fière ! mais ma mère, qui ne se laissait pas éblouir par la gloire de l'artiste, exigea qu'avant notre mariage il allât passer une année à Rome... Elle comptait peut-être sur l'absence et sur le caractère léger de René, comme je comptais, moi, sur son amour et sur ses sermens... Il partit.

ALBERT.

N'achevez pas, je sais tout... Pauvre René ! perdu pour nous... pour vous, Madame.

MARIE.

Oui, Albert ; trois mois après, les journaux nous apprirent sa mort... Plus tard, on me présenta M. Duplessis ; mes parents décidèrent que je devais l'épouser... J'obéis, car je crus reconnaître en lui les qualités qui font pardonner bien des défauts, et en moi la force de bien remplir mes devoirs... Mais avant de partir pour

l'Italie, René m'avait laissé, comme souvenir son portrait...

ALBERT, vivement.

Et c'est sans doute ce portrait ?

MARIE.

Que mon mari a trouvé dans mon secrétaire...

ALBERT.

Ain du vaudeville du Piège.

Qui vous dit que votre mari ?

MARIE.

Oh ! je sais tout, et vous devez me croire...

Mon ami... d'un objet chéri
On garde toujours la mémoire...

Tout souvenir de bonheur, de regret,

Laisse une ineffaçable trace !

La main avait déposé le portrait,

Le cœur avait choisi la place.

Aussi, depuis la découverte de ce portrait, mon mari est triste, malheureux peut-être ! puisque le hasard l'a rendu maître d'un secret que je ne lui cachais que pour sa tranquillité, qu'il sache par vous que les sentiments que j'ai eus pour René ne doivent plus lui inspirer aucune crainte... et que je suis prête à lui remettre ce portrait... Dites-lui tout cela...

ALBERT.

Moi ?

MARIE.

Oui, vous, Albert... il y a des choses qu'une femme ne saurait dire sans émotion, et cette émotion blesserait peut-être encore mon mari.. Adieu... (Lui prenant la main.) Vous allez me rendre un service d'ami... que je n'oublierai jamais.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE VI.

ALBERT ; puis, DUPLESSIS.

ALBERT, seul.

Belle et pure comme les anges !.. et j'ai pu douter d'elle ! et j'ai partagé les soupçons de son mari.

DUPLESSIS, en entrant, à part.

Nous n'avons rien vu !

ALBERT, apercevant Duplessis.

Victoire, mon ami, victoire ! j'ai questionné, et je sais tout.

DUPLESSIS.

En cinq minutes ? Tu as du bonheur !.. il y a deux ans que je questionne, moi, et je ne sais encore rien.

ALBERT.

Ce qui te prouve que les élèves s'y prennent quelquefois mieux que les professeurs.

DUPLESSIS.

Enfin, qu'as-tu appris ?

ALBERT.

Que ta femme est la vertu, la pureté même, et que ce portrait... ce portrait que tu as surpris, par hasard, est celui...

DUPLESSIS, avec ironie.

Mais, parle donc ! est celui d'un frère, d'un cousin, ou d'un parent que je n'ai jamais vu, n'est-ce pas ?

ALBERT.

Non, mais celui d'un jeune homme que ta femme aim...ait, et qu'elle devait épouser.

DUPLESSIS.

C'est agréable !.. Pourquoi ne m'en a-t-on rien dit ?

ALBERT.

Parce que ce jeune homme n'existait plus, même avant ton mariage.

DUPLESSIS.

Ah ! il est m... c'est différent... j'aime mieux ça... (Réfléchissant.) Mais, c'est égal.. la position est originale ! et, si c'est une fable, ma femme aura du moins le mérite de l'invention.

ALBERT.

Écoute, Duplessis, le ciel m'est témoin que ton honneur m'est aussi cher qu'à toi-même, et que s'il était menacé, je serais le premier...

DUPLESSIS, l'interrompant.

A m'en prévenir, je n'en doute pas.

ALBERT.

Tu peux me croire, je t'en donne ma parole. Cet homme, je le connaissais, il se nommait René de Vicence, un jeune peintre, vif, léger, enthousiaste, exalté comme un artiste ; il a été long-temps mon meilleur ami.

DUPLESSIS.

Merci, Albert, merci... je te crois... J'avais peut-être à tort douté de ma femme...

ALBERT.

Douter de Marie !

DUPLESSIS.

Oui, c'est mal... c'est très mal... et désormais...

ALBERT.

Tu croiras à la vertu ?

DUPLESSIS.

Aveuglément... Seulement je continuerai à prendre mes précautions... par système... les mesures préventives ne nuisent jamais.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DUBOIS.

DUBOIS, entrant mystérieusement par le fond.
Monsieur !

DUPLESSIS.

Eh bien !.. quoi ?

(Dubois lui parle à l'oreille.)

DUPLESSIS.

C'est bon... j'y vais...

(Dubois sort.)

ALBERT.

Où vas-tu donc ainsi ? Est-ce que ta police a fait quelque nouvelle découverte ?

DUPLESSIS.

Une affaire administrative...

ALBERT.

Quoi donc ?

DUPLESSIS.

Je t'ai confié les secrets du ménage, mais les secrets de l'état ne m'appartiennent pas.

ALBERT.

Soit... fais de l'administration à ta manière. (Se mettant dans un fauteuil.) Sur ce, je vais faire ma sieste...

DUPLESSIS.

Ah ! tu vas faire ta sieste ?.. Bonsoir.

(Il sort par le fond.)

ALBERT.

Bonsoir !

SCÈNE VIII.

ALBERT ; puis, JEAN

ALBERT, dans le fauteuil.

Allons, allons ! Duplessis n'est pas fort... le mariage l'a rouillé.. S'il croit que je suis sa dupe ! avec son affaire administrative !.. Cet homme qu'on a aperçu dans le parc l'inquiète...

JEAN, entrant avec précaution dans la galerie.

Monsieur ! Monsieur !

ALBERT.

Quoi ? qu'est-ce qu'il y a ?

JEAN.

Quelqu'un qui n'a pas voulu me dire son nom, demande à vous parler en secret.

ALBERT.

A moi ?.. quelqu'un... ici... à la Roche-Noire !..

JEAN.

Oui, Monsieur, là... dans cette galerie... On attend...

ALBERT.

Que signifie ?.. Faites entrer.

JEAN, allant à la porte de la galerie.

Monsieur... si vous voulez vous donner la peine...

SCÈNE IX.

ALBERT, RÉNÉ, JEAN.

RÉNÉ, se débarrassant de son manteau, et se précipitant dans les bras d'Albert.

Albert !..

ALBERT.

Réné !..

RÉNÉ.

Eh ! oui !..

ALBERT.

Réné !.. (Ils s'embrassent.) Toi, ici ! toi, vivant !.. Que je te regarde encore !.. Est-ce bien toi ?..

RÉNÉ.

Comment, si c'est moi ?.. mais, je l'espère bien !.. Trouve-moi donc un fantôme qui jouisse d'une santé et d'un embonpoint aussi confortables ?

ALBERT.

Je n'en reviens pas !..

RENÉ.

Oui, mais, j'en reviens, moi !.. Et comme les revenans ont toujours des précautions à prendre... dis-moi, sommes-nous bien seuls, et puis-je te parler en toute sûreté ?

ALBERT.

Nous allons poser mon domestique en sentinelle dans ce vestibule, et au moindre bruit... (Au domestique.) Tu entends...

(Il sort par le fond.)

SCÈNE X.

ALBERT, RENÉ.

RENÉ.

Et, maintenant, écoute-moi, car j'ai à te raconter des histoires !.. mais, des histoires de l'autre monde !.. D'abord, il paraît que tu n'as pas reçu de lettres de résurrection ?..

ALBERT.

Ce n'est pas étonnant... j'arrive d'un long voyage.

RENÉ.

Ainsi donc, toi aussi, tu me croyais...

ALBERT.

Dame !

RENÉ.

C'est juste... Oh ! ils ont poussé la plaisanterie jusqu'au bout... ils n'ont pas oublié un seul de mes amis... Figure-toi, mon cher, qu'ennuyé du séjour de Rome, il me prit un jour fantaisie de faire une excursion en Sicile, de visiter Palerme, Messine, l'Etna !.. Je pris mes crayons et mes pinceaux, et me voilà parti, laissant à Rome tous les élèves de l'Académie, furieux contre moi, à cause d'une de ces espiègleries d'atelier...

ALBERT.

Je m'en rapporte à toi.

RENÉ.

Je partis donc... Quinze jours après, on lisait dans les journaux : « Les arts viennent de faire une perte irréparable dans la personne » de M. René de Vicence, premier grand » prix de peinture, etc., etc. » Et pour rendre la mystification plus complète, ils ont envoyé à mes amis des lettres de faire part pour les engager à pleurer sur mon sort.

ALBERT.

J'en ai reçu une... Mais, toi, que faisais-tu pendant ce temps-là ?..

RENÉ.

Je vivais... j'explorais tranquillement la Sicile; je fumais ma pipe au bord du cratère de l'Etna... je lui faisais concurrence.

ALBERT.

Tu es revenu bien vite ?

RENÉ.

Est-ce que je savais ce qui se passait ?.. Mon voyage, qui devait durer quinze jours, dura trois mois. Et quand je revins à Rome, plus gras et plus frais que jamais... tu vois d'ici l'effet... la surprise !.. J'eus une éme incroyable à déromper tout le monde.

ALBERT.

C'est délicieux !..

RENÉ.

Oh ! mais, je réclamai... j'envoyai à mes amis et connaissances une seconde lettre pour les remercier de leurs larmes... C'est la lettre de résurrection dont je te parlais.

ALBERT.

Et... et Marie ?

RENÉ.

Ah ! mon ami, ma philosophie et ma gaîté s'évanouissent... quand je pense à elle... Pauvre fille !..

ALBERT, allant avec inquiétude vers le fond.
Eh bien ?..

RENÉ.

Tu comprends que mon premier soin fut d'écrire à Marie.

ALBERT.

A Marie ?

RENÉ.

C'est-à-dire à une de ses amies, M^{me} d'Anlunay, qui voulait bien se charger d'une correspondance que la mère de Marie n'autorisait pas. Malheureusement, il était trop tard...

Aria de Téniers.

La pauvre enfant, dans son amour trompée,
Croyant, hélas ! à mon trépas,
D'un coup cruel resta frappée...

ALBERT.

Comment ?..

RENÉ.

Eh ! quoi ?.. ne devines-tu pas ?

La Providence, à la voix souveraine,
En parcourant ses mondes spacieux,
Se dit : « Il manque un ange à mon domaine. »
Et l'ange alors remonta dans les cieux !

ALBERT, à part.

Je comprends... morte pour lui... Elle était déjà mariée... et une mère pense à tout pour la tranquillité de son enfant...

RENÉ.

Pauvre Marie ! Ah ! si elle existait !..

ALBERT, de même.

Ils se croient perdus l'un pour l'autre... Je tremble !..

RENÉ.

Allons, allons, ne parlons plus de cela... Je t'ai dit, d'ailleurs, que j'arrivais de l'autre monde, et que j'avais des histoires de ce monde-là à te raconter... Figure-toi, mon cher, que je me suis fait la plus sottie affaire... Mais, te voilà... tu vas me rendre un service important...

ALBERT.

Tu sais si je te suis dévoué... Mais, dis-moi, personne ne t'a vu en venant ici ?

RENÉ.

J'ai pris les plus grandes précautions... Seulement, en passant dans un fourré du petit bois, j'ai cru frôler une robe...

ALBERT, à part.

Dieux ! s'ils s'étaient vus !..

RÉNÉ.

L'obscurité était si profonde que je n'ai pu distinguer les objets.

ALBERT, à part.

Je respire !..

RÉNÉ.

La personne a poussé un cri de frayeur.

ALBERT, laissant échapper un cri.

Ah !

RÉNÉ.

Absolument comme toi... Oui... mais je me suis caché avec soin.

ALBERT, à part.

Très bien !

RÉNÉ.

Puis, j'ai continué ma route, en longeant le petit mur du parc.

ALBERT, de même.

Bravo !

RÉNÉ.

Ah ça ! mais, j'y pense... Que diable marmottes-tu là depuis une heure ?.. Bravo ! très bien ! Tu sembles comprendre ma situation mieux que moi... Tu la connais donc ?

ALBERT, troublé.

Non... non.

RÉNÉ.

Eh bien ! alors, laisse-moi te l'expliquer... Après le fatal événement qui avait détruit toutes mes espérances, je me déterminai à voyager... Je visitai l'Égypte, la Grèce... la Grèce ! Oh ! mon ami, que les femmes y sont belles ! (Il soupire.) Ah !..

ALBERT.

Quoi donc ?

RÉNÉ.

Oh ! rien... un souvenir...
ALBERT.

Ah ça ! mais il me semble qu'il t'en reste plus d'un.

RÉNÉ.

Sans doute... par état... un artiste...
ALBERT.

ALBERT, à part.

Dans la Sicile, en Italie, en Grèce,

J'étudiai la nature... par goût...

Ces souvenirs me poursuivent sans cesse :

Les bois ! les fleurs !..
ALBERT.

Et les femmes surtout !
RÉNÉ.

Au mont Ida, près du Vésuve en flammes ;

Au Parthénon, dans le camp des Césars ;

Les monuments, les tableaux... et les femmes,

J'admire tout... dans l'intérêt des arts.
ALBERT.

ALBERT.

Achève ! achève !..
RÉNÉ.

Je revins en Italie... de là, en Suisse, à Genève, où j'étais encore hier, quand j'appris par un habitué du boulevard de Gand... Tiens, parle-moi ! Anatole de Beaulieu... notre camarade... de cigares... que tu étais confiné dans ce châ-

teau, avec ton tuteur et sa femme... une femme charmante, à ce qu'il paraît, mauvais sujet !
ALBERT.

Continue... continue...
RÉNÉ.

Albert près de moi ! me dis-je... Je pris mon bâton de voyage à la main, et je me mis en route immédiatement pour la Roche-Noire.
ALBERT.

Quoi ! de Genève ici, à pied ?
RÉNÉ.

Quinze lieues dans les montagnes !.. rien que ça pour te voir !.. J'ai marché toute la nuit... seul... en chantant des tyroliennes... A la pointe du jour, ce matin même, j'ai rencontré un convoi de marchands... mais, quels marchands !.. Tu vas voir... Je me suis joint à eux, et nous cheminions tranquillement, lorsque tout-à-coup, au moment de passer la frontière, mes honnêtes compagnons de voyage sont arrêtés par des douaniers français... Une lutte s'engage... je n'y mets pas d'obstacles... ça ne me regardait pas.
ALBERT.

Tu as très bien fait !
RÉNÉ.

Oui... mais, voilà qu'on m'attaque, à mon tour... Ah ! mais je me défends... et j'engage un combat corps à corps avec un respectable douanier... J'ai fini par le blesser... très bien !..
ALBERT.

Dangereusement ?
RÉNÉ.

Oh ! non... Je l'ai privé de l'œil gauche... momentanément... un coup de poing solide... puis, j'ai eu peur, et j'ai pris la fuite, poursuivi par un homme qui criait : « Arrêtez ! c'est un contrebandier !.. » J'avais cheminé avec des contrebandiers, conçois-tu cela ?.. et je me trouvais compromis...
ALBERT.

Pourquoi ?
RÉNÉ.

Comment !.. J'avais blessé la force armée !.. Le douanier criait toujours : « Arrêtez !.. Je te reconnaitrai ! tu ne m'échapperas pas ! je te repincerai !.. »
ALBERT.

Style de gabelou.
RÉNÉ.

Style de gabelou... Mais, je gagnais du terrain, et bientôt il me perdit de vue... J'étais exténué, lorsque je suis arrivé sous les murs du château... Heureusement, j'ai aperçu ton domestique... et me voilà... tremblant que ce maudit douanier, dont l'uniforme me poursuit sans cesse, ne vienne me relancer jusqu'ici.
ALBERT.

Tranquillise-toi...
RÉNÉ.

Diable !.. il aura pu faire son rapport à l'autorité... et la gendarmerie ne plaisante pas... Tu conçois que je n'ai pas envie d'être coaduit de brigade en brigade jusqu'à Paris... A présent que je t'ai vu, il faut faciliter mon retour en Suisse... et cela tout de suite...
ALBERT.

ALBERT.

Dans un quart d'heure, tout sera prêt... En attendant, tu vas rester ici... là... (Il désigne la chambre de droite, en face la galerie.) dans cette chambre, au bout de ce corridor... N'en bouge pas, et prends garde surtout que Duplessis ne t'aperçoive.

RÉNÉ.

Qu'est-ce que c'est que ça, Duplessis ?.. Ton tuteur ?

ALBERT.

Oui.

RÉNÉ.

Un vieillard stupide ?

ALBERT.

Mais, non, vraiment : c'est un jeune homme.

RÉNÉ.

Eh bien ! on lui expliquera l'affaire, et il la comprendra.

ALBERT.

Il faut bien s'en garder... Duplessis est maire de la commune, et il est d'une sévérité administrative... Oh ! il ne transige pas avec ses devoirs. Tiens ! qu'est-ce que je disais ? il se sera aperçu de quelque chose, car j'entends fermer la porte de la galerie.

RÉNÉ, vivement.

Quoi !.. c'est la gendarmerie ?

ALBERT.

Non. (Il regarde.) C'est Duplessis ! (A part.) Le maladroit ! il enferme le loup dans la bergerie ! (Allant à la porte du fond.) Attends... je vais m'assurer par moi-même...

(Il sort un instant par le fond.)

RÉNÉ, seul.

Ce pauvre Albert ! que de peine il se donne pour moi ! (Regardant l'ameublement.) Un piano ! Ah ! il y a une femme ici. Anatole avait raison. Eh ! mon Dieu ! cette romance... elle est de moi... Je l'avais donnée à Marie... Par quel hasard ? (Il lit et se met au piano.) Marie ! quel souvenir !

(Il prélude machinalement, et, plongé dans une profonde réflexion, il chante.)

Airs du Domino noir.

Donnez quelques regrets, un soupir, une larme...
Tout bas à l'exilé...

(L'orchestre continue l'air ; René s'arrête, interrompu par Albert.)

ALBERT, revenant vivement.

L'imprudent ! du bruit ! Vite, René, c'est M. Duplessis. (A part.) C'est Marie !

RÉNÉ.

Cette romance, Albert, comment se fait-il ?..

ALBERT.

Parbleu ! c'est l'exemplaire que tu m'as donné !.. Eh ! vite, ne sors pas que je ne t'appelle !.. C'est elle !

(Il le pousse dans la chambre à droite, se met au piano et achève la romance.)

Il part ! il part ! Elle n'en saura rien !

SCÈNE XI.

ALBERT, MARIE, entrant par le fond.

MARIE, émue.

Albert !.. C'est singulier...

ALBERT, à part.

Il était temps !

ALBERT, se levant.

Ah ! c'est vous, Madame ?

MARIE.

Oui, Monsieur... oui, c'est moi.

ALBERT.

Qu'avez-vous donc ? Vous êtes émue...

MARIE.

C'est que de loin... le timbre de votre voix... cette romance...

ALBERT.

Vous déplairait-elle ?

(Il va pour la déchirer.)

MARIE, vivement.

Oh ! non, Monsieur... Si je suis émue, troublée, c'est que ce matin, en plaisantant avec mon mari sur ce lugubre château... j'ai traité les revenans d'une manière peut-être un peu trop cavalière, et, quand vient le soir, je crains toujours... (Regardant autour d'elle.) quelque horrible vengeance de la part de ces messieurs.

ALBERT.

C'est-à-dire que vous avez peur ?

MARIE, en confidence.

Eh bien ! oui, car tout à l'heure, dans le bois... j'ai cru voir quelqu'un se glisser dans l'ombre...

ALBERT, riant.

Ah ! ah ! quelle folie !

MARIE.

Quand je vous dis que je l'ai vu.

ALBERT, de même.

Qui, vu ? un revenant ?

MARIE.

Mais, non... un homme...

ALBERT, de même.

Ah ! c'était un homme ?

MARIE.

Oui, Monsieur, un homme, dont je n'ai pu distinguer la figure...

ALBERT.

Décidément, votre imagination se laisse influencer par la localité.

MARIE.

Mon Dieu ! que vous êtes entêté... Quand je vous répète qu'il a passé près de moi... que son long manteau a touché ma robe au détour d'une allée... et qu'il s'est enfui... Me croirez-vous ?

ALBERT.

C'est alors quelque malfaiteur que votre présence aura effrayé, et qui est sans doute maintenant bien loin d'ici.

MARIE.

Oh ! non, M. Duplessis fait trop bonne garde... (On entend le bruit d'une clé.) Et, tenez, entendez-vous ?.. on ferme la grille du château.

ALBERT, à part.
Nous sommes perdus!

MARIE, pensive.
Un malfaiteur à la Roche-Noire!.. Non...
tout ceci cache un mystère que je découvrirai.

ALBERT.
Eh! quoi, Madame?

MARIE.
Ah! voilà comme nous sommes, nous autres
femmes: la curiosité, chez nous, l'emporte sur
la peur... Oui, Monsieur... et, maintenant, je
brûle de savoir quel est cet homme qui se per-
met ainsi des promenades nocturnes dans notre
parc...

ALBERT, à part.
Il ne manquerait plus qu'elle découvre!..

MARIE.
Car, enfin...

ALBERT.
Voulez-vous que j'achève votre pensée? Car,
enfin, dites-vous, si ce n'est pas un malfaiteur,
c'est un amoureux... Or, comme je suis la seule
femme habitant ce château...

MARIE.
Ah! vous l'interprétez ainsi? Dans ce cas,
Monsieur, je vais tout dire à mon mari.

ALBERT.
Non, Madame, vous n'en parlerez pas à votre
mari...

MARIE.
Et qui m'en empêchera?

ALBERT.
Moi, Madame!

MARIE.
Quel langage!

ALBERT.
Je vous demande mille pardons de vous par-
ler ainsi... mais la nécessité m'y force... Vous
ne parlerez pas de cette rencontre à votre mari,
parce que vous êtes trop bonne, trop compatis-
sante, et que vous ne voudriez pas avoir une
mauvaise action à vous reprocher.

MARIE.
Quelle agitation!.. Expliquez-vous.

ALBERT.
Eh bien! oui, Madame, je l'avouerai... il y
a quelqu'un ici...

MARIE.
J'en étais sûre.

ALBERT.
Et ce quelqu'un est poursuivi... se cache...
et ne veut point être vu, surtout de votre mari.

MARIE.
De mon mari?

ALBERT.
Oui, Madame, car c'est à votre mari que l'on
s'adressera pour la recherche de cette personne,
et comme M. Duplessis est maire avant d'être
mon ami... il fera son devoir, si vous ne venez
à notre secours.

MARIE.
Mais vous m'effrayez... Il s'agit donc d'une
chose bien sérieuse?

ALBERT.
Très grave, Madame... et j'attends de vous
un service.

MARIE.
Lequel?

ALBERT.
Un service que je n'oublierai de ma vie. Par
cette galerie, un chemin conduit à la petite
porte du parc qui donne sur la route... Vous en
avez la clé... donnez-la-moi.

MARIE.
Vous donner cette clé! Y songez-vous?

ALBERT.
Vous me refusez?

MARIE.
Est-ce que je connais vos motifs? D'ailleurs,
Monsieur, un homme est ici, dans ce château;
mon mari est inquiet, tourmenté; mon devoir
m'ordonne donc, au contraire, de tout lui dire,
et je vais...

(Elle va pour sortir par la porte au fond, à droite.)

ALBERT.
Allez, Madame, allez révéler un secret que je
n'ai confié qu'à votre amitié.

MARIE, revenant.
Albert... j'ai tort... je me prépare peut-être
des regrets, mais, n'importe, voici cette clé.

(Elle lui donne une clé.)

ALBERT, lui baisant la main.
Que vous êtes bonne!

MARIE.
Maintenant, que je suis votre complice... ou
à peu près... dites-moi quel est cet homme.

ALBERT.
Mon ami... mon ami le plus intime...

MARIE.
Ah! c'est votre ami? Eh bien! il n'a plus
d'intérêt à se cacher de moi... Les momens sont
précieux... qu'attendez-vous encore?

ALBERT.
Une plus grande preuve de confiance...

MARIE.
J'entends... ma présence vous gêne. Soit, je
vous cède la place...

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE XII.

ALBERT, seul.

Il est sauvé... sauvé par elle! Oh! qu'il parte!
qu'il parte bien vite!.. (Il ouvre la première porte
à droite et appelle deux fois, pour laisser croire que
Réné était loin de la scène.) Réné! viens! Réné!

SCÈNE XIII.

ALBERT, RÉNÉ; puis, JEAN.

ALBERT.
Viens, il n'y a pas un instant à perdre...

RÉNÉ.
C'est donc un barbare que ton tuteur?..

ALBERT, remontant à la porte du fond.
Je tremble qu'il n'arrive... (Il appelle.) Jean!

RÉNÉ.
C'est donc un fonctionnaire bien redouta-

ble!.. (A voix basse.) Mais sa femme l'est peut-être d'avoir un ami sage, intelligent, sur lequel on peut se reposer...

ALBERT.

Réné, dans un pareil moment...

RÉNÉ, de même.

Ah ! tu lui apprends à chanter mes romances ?

ALBERT, à Jean qui entre.

Tiens, voici la clé du parc... Tu conduiras Monsieur chez le garde-portier... (A Réné.) où tu resteras caché... (A Jean.) pendant que tu iras chez Mathurin le fermier, préparer les chevaux et une voiture... (A Réné.) Tu attendras qu'il vienne te prendre.

RÉNÉ.

Mais, toi ?

ALBERT.

Oh ! moi ! je te rejoindrai... Partez, partez !

RÉNÉ.

Au revoir !

(Réné et Jean sortent par la galerie. Albert les accompagne et ferme la porte avec précipitation.)

ALBERT, seul.

Quel parti prendre ?.. Tout avouer à Duplessis ?.. Il ne me croira pas... il voudra agir à sa manière... d'après son système... et il se perdra... Non, non, sauvons-le malgré lui !.. Le voilà ! reprenons ma sieste !..

(Il va reprendre dans le fauteuil, près de la table à droite, la position qu'il occupait lorsque Duplessis est sorti.)

SCÈNE XIV.

ALBERT, DUPLESSIS, entrant par le fond.

DUPLESSIS, à part, du fond.

Un homme était ici avec Albert... J'ai pris toutes mes mesures, et cette fois, il sera bien fin s'il m'échappe...

ALBERT, à part.

Je suis tranquille... Réné est en sûreté, et Duplessis ne se doute de rien.

DUPLESSIS, à part.

Puisqu'il fait semblant de dormir, il faut bien que je fasse semblant de le réveiller... Hum ! hum !..

ALBERT.

Hein ? qu'est-ce ?..

DUPLESSIS.

Rassure-toi... ce n'est que moi... Diable ! mon ami, comme tu dors !

ALBERT.

Il faut bien faire quelque chose, à la campagne ! Si j'avais comme toi des affaires administratives, cela me distrairait.

DUPLESSIS.

Mais ne t'occupes-tu pas de mes affaires de ménage ?.. Et, ce matin encore, les soins que tu as pris pour moi auprès de ma femme... car je n'ai pas oublié le service que tu m'as rendu..

ALBERT.

J'espère bien t'en rendre d'autres.

DUPLESSIS.

Aussi, je compte sur toi... On est heureux au parc.

ALBERT.

Oui, cela tranquillise, et c'est pour cela sans doute que tout à l'heure je t'ai entendu barricauder les portes et les grilles du château.

DUPLESSIS.

Ah ! tu m'as entendu ?.. Tu ne dormais pas bien profondément...

ALBERT, embarrassé.

J'ai le sommeil très léger.

DUPLESSIS.

Que veux-tu ?.. Il faut bien se mettre en garde contre les malfaiteurs que l'isolement de ce château pourrait enhardir.

ALBERT.

Je sais que tu es un homme à précautions... Ah ! tu crains les voleurs, maintenant ?.. (On entend les aboiements d'un chien.) Qu'est-ce que j'entends ?

DUPLESSIS.

Rien... Ne fais pas attention... ce sont mes deux chiens de basse-cour qui se promènent dans le parc...

ALBERT, à part.

Ah ! mon Dieu ! et Réné ?.. Oh ! il doit être loin... (Se levant.) Si j'allais...

DUPLESSIS.

Où vas-tu donc ?

ALBERT.

Je ne sais... promener.

DUPLESSIS.

Par cette nuit sombre ?

ALBERT.

Oui, je ne me sens pas bien... j'ai besoin de prendre l'air.

DUPLESSIS.

Mais, en effet... tu sembles agité... tu n'es pas à ton aise...

ALBERT, à part.

Il se doute de quelque chose.

DUPLESSIS, à part.

Il va rejoindre cet homme... (Haut.) Prends garde à mes dogues... Ils ne sont pas commodes.

ALBERT.

Ne crains rien... ils me connaissent... Sans adieu.

DUPLESSIS.

Sans adieu !

(Albert sort par la galerie.)

SCÈNE XV.

DUPLESSIS, DUBOIS.

DUPLESSIS, seul.

Fiez-vous donc aux amis... Albert me trompe, je n'en puis douter... et il est d'intelligence avec ma femme !.. Eh bien ! morbleu ! j'aime mieux cela... je n'en aurai que plus de mérite. (Dubois entre.) Eh bien ?

DUBOIS, mystérieusement.

Un homme a été arrêté à la porte secrète du

DUPLESSIS.
Enfin, je le tiens !

DUBOIS.
Faut-il l'introduire près de Monsieur ?

DUPLESSIS.
Oui... qu'on l'amène !

DUBOIS.
Ah ! j'oubliais... Nous l'avons arrêté au moment où, à l'aide de cette clé...

(Il lui donne une clé.)

DUPLESSIS.
Celle de ma femme !.. Eh bien ! que fais-tu là ?

DUBOIS.
Pardon, Monsieur... mais, la lettre ?..

DUPLESSIS.
Va-t'en au diable ! (Dubois sort.) Cet homme va venir, et je vais savoir... Oui, comme si dans ces positions-là on n'avait pas toujours quelque fable toute prête... J'en avais une foule à ma disposition, moi, autrefois... N'importe, quoi qu'il dise, je sais ce qu'il me reste à faire !

(Réné entre par le fond, amené par Dubois.)

SCÈNE XVI.

DUPLESSIS, RÉNÉ.

RÉNÉ, saluant.

Monsieur... vous êtes M. Duplessis ?

DUPLESSIS, assis à gauche, près du piano.

Oui, Monsieur.

RÉNÉ.

Eh bien ! vous pouvez vous flatter d'avoir deux chiens bien gentils, bien aimables... et surtout des domestiques d'une politesse... Maintenant, Monsieur, vous allez me dire, sans doute, à quoi je dois l'honneur de cette présentation ?

DUPLESSIS, à part.

Singulière façon d'être présenté chez les gens... (Haut, appuyant sur les mots.) L'honneur de votre présentation, vous le devez à la manière un peu légère avec laquelle...

RÉNÉ.

Je me suis introduit chez vous... c'est juste... mais, lorsque vous saurez...

DUPLESSIS.

Permettez, Monsieur, je ne vous demande rien... Je vous surprends ici... votre présence m'y semble suspecte... des bruits inquiétants circulent dans le pays, et je vous fais venir près de moi...

RÉNÉ.

Où je vais me justifier...

DUPLESSIS.

Quand le moment sera venu... J'attends quelqu'un pour cela... un ami...

RÉNÉ.

Albert ?..

DUPLESSIS.

Oui, précisément.

RÉNÉ.

Très bien ! Monsieur... un mot de lui vous expliquera tout... (A part.) Au fait, j'aime mieux

que ce soit Albert qui risque la confiance... Il a l'air sévère, le magistrat...

DUPLESSIS, à part.

Pour confondre la femme et l'ami, une confrontation suffira.

RÉNÉ.

Eh bien ! Monsieur, je suis à vos ordres.

DUPLESSIS.

Je conçois votre impatience, Monsieur ; mais, on ne prépare pas ainsi une instruction, un interrogatoire, et, en attendant, je me vois forcé...

RÉNÉ.

Quoi donc ?

DUPLESSIS.

De vous retenir...

RÉNÉ.

De me retenir ?

DUPLESSIS.

Prisonnier... Mon Dieu ! oui... j'en suis bien fâché !..

RÉNÉ, s'asseyant à droite, près de la table.

Comment donc, Monsieur... mais, ça m'arrange.

DUPLESSIS, se levant.

Comment, ça vous arrange ?..

RÉNÉ.

Très bien !.. Albert vous dira pourquoi... Surtout, Monsieur, suis-je bien en sûreté chez vous ?..

DUPLESSIS.

Oh ! soyez tranquille... vous êtes chez moi, je vous ai surpris chez moi, et je vous y garde.

RÉNÉ.

Ainsi, vous croyez qu'aucune puissance ne peut m'arracher d'ici ?

DUPLESSIS.

Mais, je suis maire de cette commune.

RÉNÉ.

Et que l'hospitalité que vous m'accordez ne peut être violée ?

DUPLESSIS.

Vous êtes bien bon, d'appeler cela l'hospitalité... Mais, ne disputons pas sur les mots... ma volonté ici est respectée de tous.

RÉNÉ.

Même de la gendarmerie ?.. Touchez-là, Monsieur... vous êtes un galant homme... et vous me rendez un grand service sans le vouloir.

DUPLESSIS, lui indiquant la deuxième porte à gauche.

Ainsi, Monsieur, voici...

RÉNÉ.

Ma prison ?

DUPLESSIS.

Votre chambre.

RÉNÉ.

C'est juste... ne disputons pas sur les mots... J'attends vos ordres...

(Il salue et sort par la porte au deuxième plan à gauche.)

DUPLESSIS, saluant.

Monsieur...

SCÈNE XVII.

DUPLESSIS; puis, ALBERT.

DUPLESSIS, seul.

Impossible d'être plus poli ni plus audacieux... Ce monsieur a une assurance qui me confond!.. N'importe, il est en mon pouvoir... Ah! voici Albert... Eh bien! ce malaise?..

ALBERT.

Merci! le grand air l'a dissipé... (A part.) Jean m'a tout dit.

DUPLESSIS.

Cependant, il y a encore sur ta figure du trouble, de l'agitation.

ALBERT.

C'est possible... Je pourrais faire sur toi la même remarque, mais, les momens sont précieux... Tu es exposé aux plus grands dangers, et je ne dois plus feindre avec toi.

DUPLESSIS.

Mais, je ne te comprends pas?

ALBERT.

Tu me comprends très bien... Tu as fait arrêter un homme, et cet homme est ici, en ton pouvoir.

DUPLESSIS.

C'est possible.

ALBERT.

Cet homme, que tu as pris soin de garder chez toi, quand je faisais tout pour l'en éloigner, sais-tu qui il est?

DUPLESSIS.

Non... Mais, toi, qui es son ami, tu pourras peut-être me dire son nom?

ALBERT.

Tu le veux?

DUPLESSIS.

Sans doute!

ALBERT.

Eh bien!.. c'est René de Vicence!

DUPLESSIS.

Réné!.. celui que Marie?.. Allons donc! c'est impossible!.. Tu m'avais juré qu'il n'existant plus.

ALBERT.

C'est vrai... mais, maintenant, je te jure...

DUPLESSIS.

Qu'il est vivant!.. Ah! ah! c'est drôle... c'est original!.. (A part.) C'est cela même, la fable de rigueur... (Haut.) Eh bien! mon ami, tranquillise-toi... s'il en est ainsi, tout s'éclaircira, car je vais présenter ton ami à ma femme.

ALBERT.

Comment!.. les mettre en présence, quand ils se croient perdus l'un pour l'autre!.. Duplessis... écoute-moi... tu te perds!..

DUPLESSIS.

Je ne prends conseil de personne... Marie approche... Pas un mot, pas un signe.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE.

Enfin, Messieurs, je vous rencontre!.. Mais, je vous dérange, peut-être?

DUPLESSIS.

Oh! Madame, quand vous êtes entrée, je grondais notre ami Albert, qui, par je ne sais quel caprice, conspirait contre nos distractions.

MARIE.

Elles sont rares, pourtant, à la Roche-Noire.

DUPLESSIS.

Oui, Madame... il voulait nous priver de la société d'un jeune homme charmant!..

ALBERT, à Duplessis.

Malheureux! tais-toi donc!..

DUPLESSIS, sans l'écouter.

Un de ses amis qu'il avait renvoyé d'ici sans nous le présenter.

MARIE.

Et vous l'avez retenu?..

DUPLESSIS.

Certainement!.. Et j'espère bien qu'il sera des nôtres ce soir, si vous voulez bien le permettre...

MARIE.

Comment donc, Monsieur, avec grand plaisir...

DUPLESSIS, à part.

C'est singulier!.. aucune émotion ne la trahit...

MARIE.

Vous voyez, Albert, que mon mari n'est pas aussi sévère que vous voulez bien le dire... qu'il était inutile de prendre tant de précautions, et que le moyen le plus simple était de lui tout avouer.

DUPLESSIS.

Ah! vous étiez donc dans la confiance?

MARIE.

Mieux que cela, j'ai conspiré contre vous... Albert m'avait effrayée, et j'ai livré la clé de la forteresse... pour faire évader un coupable... dont je ne connais même pas le crime... Albert vous dira que ce n'est pas sans remords que j'ai agi ainsi... (Elle place son bras sous celui de Duplessis.) Oui, mon ami, je me reprochais de vous tromper, car je vous trompais... (A Albert.) Pour inspirer de la confiance aux autres, il faut se faire soi-même une loi de la franchise... (A Duplessis.) Tenez... c'est aujourd'hui le jour des confidences... Ce matin encore, j'étais triste, gênée avec vous... savez-vous pourquoi? C'est que je vous cachais quelque chose...

DUPLESSIS.

A moi?

MARIE.

Vous-même paraissiez inquiet, jaloux!

DUPLESSIS.

Jaloux?

MARIE.

Ah! vous affectiez l'homme froid, impassible; mais vous étiez jaloux... Allons, avouez-le...

Voici... de quoi vous rassurer... ce portrait qui vous a tant tourmenté.

DUPLESSIS.

Ce portrait! (Le regardant.) Ah! mon Dieu! c'est lui!.. c'est René!.. Albert avait raison!

MARIE.

J'ai peut-être été coupable en le conservant aussi long-temps, sans vous dire comment il était entre mes mains... Mais, voyons, Monsieur, n'y avait-il pas aussi un peu de votre faute?.. au lieu de laisser percer des soupçons dans vos paroles, si vous aviez été confiant envers moi... cela m'aurait encouragée, et déjà depuis long-temps je vous aurais dit, comme aujourd'hui: Mon ami, ce portrait ne m'appartient plus.

DUPLESSIS, ému.

Marie! ma femme!

(Il lui prend les mains qu'il embrasse.)

MARIE.

Vous ne m'en voulez pas, tant mieux!.. Alons, adieu, mon ami... adieu, Albert... Je vous attends pour le dîner.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE XIX.

ALBERT, DUPLESSIS.

ALBERT.

Eh bien! Duplessis?

DUPLESSIS, tenant le portrait et se jetant dans les bras d'Albert.

Ah! mon ami!.. sans toi, j'étais perdu!

ALBERT.

Et cette confrontation?

DUPLESSIS.

Il faut l'éviter, l'éviter à tout prix... Que faire?.. ma tête se perd!..

ALBERT.

Allons, voyons, du courage... je te sauverai, moi, et aucun sacrifice ne me coûtera pour cela!

DUPLESSIS.

Bon Albert! il faut qu'il parte...

ALBERT.

Oui. (Bas.) Nous partirons tous les deux.

DUPLESSIS.

A l'instant!

ALBERT.

Où est-il?

DUPLESSIS.

Là!

(Il montre la deuxième porte à gauche.)

ALBERT.

René est poursuivi... tout était prêt pour son évacion, il ne lui manquait plus que des papiers, un passe-port!

DUPLESSIS.

Il en aura! Et une voiture?

ALBERT.

Elle est prête. Je cours le chercher!

(Il sort par la deuxième porte à gauche.)

SCÈNE XX.

DUPLESSIS, seul; puis, ALBERT, suivi de RÉNÉ.

DUPLESSIS, écrivant.

Des passe-ports!.. il en aura plutôt deux qu'un; mais son signalement... Ah! j'ai son portrait! (Tenant le portrait de René à la main.) Yeux bleus, nez aquilin, bouche moyenne... C'est un fort joli garçon, et je suis obligé de l'avouer et de le signer... c'est humiliant!

ALBERT, à René.

Viens, je vais te présenter à mon tuteur.

RÉNÉ, entrant.

Oh! je le connais.

DUPLESSIS.

Eh bien! Monsieur, qu'est-ce que j'apprends, vous cherchiez à vous échapper?

RÉNÉ.

Moi! du tout, moins que jamais!

DUPLESSIS.

Allons, voyons, ne vous effrayez pas. Albert m'a tout dit... vous ne trouverez ici ni gens armés, ni ponts-levis pour vous empêcher de fuir.

RÉNÉ.

Oh! cela m'inquiète peu!

DUPLESSIS.

Rendez grace à Albert, qui a plaidé chaleureusement votre cause... Et voici votre passe-port; je vous rends votre liberté!

RÉNÉ.

Ma liberté?.. vous êtes bien bon, je n'en veux pas.

ALBERT, stupéfait.

Que dis-tu?

DUPLESSIS, de même.

Comment, vous n'en voulez pas?.. mais il me semble que je suis le maître chez moi!

RÉNÉ.

Mais il me semble aussi, Monsieur, que je suis libre de rester en prison.

ALBERT, à part.

Quel changement!

RÉNÉ.

Je me trouve très bien chez vous... (A Albert.) Et puis, vois-tu, mon ami, mille souvenirs se représentent à ma pensée depuis que je suis ici!.. D'abord, cette romance m'a rappelé des idées... puis un certain mystère qui m'environne. (Haut.) Et, enfin, un portrait que je viens de voir dans la chambre où Monsieur m'avait consigné.

ALBERT.

Quel portrait?

RÉNÉ.

Celui de Marie.

DUPLESSIS, à part.

Tout est perdu!

RÉNÉ.

Comment est-il ici?

ALBERT, embarrassé.

Mais rien de plus simple...

DUPLESSIS, de même.

Parbleu! (A part.) Comment nous tirer de

ALBERT.
Duplessis, mon tuteur... était... était...
RÉNÉ.
Quoi donc ?
ALBERT.
L'oncle de Marie... (Regardant Duplessis avec intention.) Son oncle ?
DUPLESSIS.
Moi ? (Poussé par Albert.) Oui, Monsieur, oui, j'étais l'oncle de ma f... (Se reprenant.) de ma nièce, de Marie.
RÉNÉ.
Enfin, je rencontre quelqu'un à qui je pourrai parler d'elle! Que je suis heureux! Vous l'avez donc connu, Monsieur ?
DUPLESSIS, avec embarras.
Mais... je m'en flatte !
RÉNÉ.
Oh! comme moi, vous ne savez pas tout ce que son cœur renfermait!
DUPLESSIS.
Mais il me semble...
RÉNÉ.
Une femme ne laisse pas deviner à un oncle, ce qu'elle laisse deviner à un jeune homme... qu'elle aime, car elle m'aimait.
DUPLESSIS, impatienté.
Je le sais, Monsieur, je le sais !
RÉNÉ.
Oh! je puis le dire, Monsieur... car c'est un sentiment que vous auriez approuvé, vous, son oncle.
DUPLESSIS.
Oui, son oncle.
RÉNÉ.
Et son style, Monsieur, quelle pureté!.. une Sévigné... Tenez, j'ai là ses lettres, si vous les lisez!
(Il les donne à Albert; Duplessis les lui prend et les met dans sa poche.)
ALBERT.
Tout cela, René, c'est très touchant.
RÉNÉ.
Et c'est pour cela que je vous demande à rester quelque temps ici... tout ce qui m'entoure me rappelle Marie... cela me rend heureux... Tu ne peux pas me refuser cela... toi, mon ami, vous, son oncle.
DUBOIS.
Madame fait dire à ces messieurs qu'elle les attend pour dîner tous trois.
RÉNÉ.
Tous trois... Ah! quelle surprise agréable!
DUPLESSIS, bas, à Albert.
Ah! mon ami... que faire?..
ALBERT, de même.
Il n'y a plus qu'un moyen... (Il appelle à la première porte à droite.) Jean!
(Albert parle bas à Jean, qui sort immédiatement par le fond.)
DUPLESSIS, qui a entendu ce que disait Albert à Jean.
Quel est son dessein?..
RÉNÉ, à lui-même.
Je vais donc la connaître, cette beauté mystérieuse. (Haut.) Eh bien! Messieurs,.. la châtaine nous attend...

DUPLESSIS.
Allez, Messieurs, allez, je vous suis.
(Ils vont pour sortir; Jean entre par le fond.)
JEAN.
Le brigadier de gendarmerie demande à parler à M. le Maire.
DUPLESSIS, à part.
Je comprends!..
RÉNÉ, se retournant vivement.
Hein! la gendarmerie? Un gendarme, dites-vous ?
JEAN.
Oui, Monsieur.
RÉNÉ.
Accompagné d'un douanier ?
JEAN.
Oui, Monsieur.
RÉNÉ.
Qui a l'œil... un peu endommagé...
JEAN.
Précisément!
(Pendant toute cette scène, Albert est placé derrière René de façon à indiquer par signes, à Jean, ce qu'il doit répondre.)
RÉNÉ.
C'est lui! Il m'a suivi... de l'œil... du bon...
Il vient pour m'arrêter!..
DUPLESSIS.
Eh bien ?
RÉNÉ.
C'est juste! Vous m'avez dit: Ma volonté ici est respectée de tous, même de la gendarmerie.
DUPLESSIS.
Non... permettez... c'est vous qui avez ajouté la gendarmerie.
RÉNÉ.
Comment! mais si un mandat d'amener était lancé contre moi...
DUPLESSIS.
Dame!.. je serais bien forcé... Je suis magistrat, avant tout.
JEAN.
Il demande à faire des perquisitions...
DUPLESSIS, à part.
Bravo! Jean!..
RÉNÉ.
Je suis perdu !
ALBERT.
Ciel! on vient de ce côté!.. (A part.) C'est Marie!
DUPLESSIS.
On vient, dis-tu ?
RÉNÉ.
C'est la gendarmerie... Je m'en vais.
ALBERT, à Duplessis.
C'est elle!..
DUPLESSIS, à Albert.
Et son passeport !
(Il le lui donne.)
RÉNÉ.
Merci, Monsieur... Adieu! adieu!
(Il sort avec Jean par la galerie à gauche.)
ALBERT, à Duplessis.
Sois tranquille... je ne le quitte pas, Je m'atta-

che... à lui... Adieu! (Avec émotion.) Adieu... ❦

DUPLESSIS.

Bien. Adieu!..

(Albert, s'en va.)

SCENE XXI.

DUPLESSIS, MARIE, entrant.

DUPLESSIS.

Ouf! je respire!

MARIE.

Quoi? tout seul... Eh! bien... où est Albert?
Et cette personne que vous deviez me présenter?

DUPLESSIS, à part.

Que lui dire!.. Ah! ces lettres... oui, c'est cela!

MARIE.

Tenez, Monsieur, vous me cachez quelque chose... Quel est-il, cet homme?.. Où est-il?.. dites-le-moi.

DUPLESSIS.

Écoutez-moi, Marie... Cet homme... arrive d'Italie.

MARIE.

D'Italie!..

DUPLESSIS.

Il avait une mission à remplir... un devoir sacré... et voici ce qu'il ne voulait remettre qu'en main sûre.

(Il lui donne les lettres de René.)

MARIE.

Des lettres?

DUPLESSIS.

Oui... Le mystère dont il s'est environné, vous le comprendrez... Il s'est adressé à Albert... On ne voulait pas me donner, à moi, la correspondance de Marie à René.

MARIE.

Réné?

DUPLESSIS.

Oui, vous m'avez remis son portrait, Marie... Je vous rends vos lettres.

MARIE.

Mais, cet homme, il est encore ici... je veux le voir!.. Pardon... Duplessis.

(On entend une voiture rouler.)

DUPLESSIS.

Parti, Madame.

MARIE.

Mais, Albert, Albert... pourra me dire... au moins...

DUBOIS, entrant.

Voici un mot de M. Albert!

MARIE.

Un mot?..

DUPLESSIS, ouvrant la lettre, et après l'avoir parcourue.

Parti!.. (A part.) Ah! quel dévouement!

MARIE.

Lui aussi... parti?.. Mais, pourquoi?

DUPLESSIS.

Je ne sais... Voyons. (Après avoir lu.) Pauvre Albert!.. des chagrins... des peines de cœur...

MARIE.

Comment?

DUPLESSIS.

Lisez vous-même.

MARIE, lisant.

« Adieu... Duplessis... je pars. J'aime, et » celle que j'aime est digne de mon amour... » (S'arrêtant.) Ah! (Elle continue.) « Je l'aime » comme un frère aime sa sœur. » (Parlé.) Ce qu'il me disait tantôt à moi, à moi!

DUPLESSIS, à part.

Bien trouvé... il justifie son départ... Amoureux de ma femme!.. c'est fort adroit. (Haut.) Mais continuez donc.

MARIE, lisant.

« Cette femme a des devoirs à remplir dont » elle ne doit point s'écarter. »

Ain du Domino noir.

Albert!.. Il m'aimait donc!.. quoi! j'étais cette (femme...)

DUPLESSIS.

Il part pour assurer mon repos et le sien...

MARIE.

Lui-même avait jeté du trouble dans mon âme!..

DUPLESSIS.

Il part!

MARIE.

Il part!..

ENSEMBLE.

MARIE.

Il n'en saura rien!

DUPLESSIS.

Elle ne saura rien!

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, DUBOIS.

DUBOIS, entrant.

Monsieur...

DUPLESSIS.

Qu'est-ce que... Ah! mon Dieu!.. est-ce qu'ils reviennent?..

DUBOIS.

Non, Monsieur, c'est ma femme qui part et qui attend dans la carriole...

DUPLESSIS.

Quoi donc?..

DUBOIS.

La lettre... Elle va chercher un nourrisson...

DUPLESSIS, avec intention, et bas, à Dubois.

Qu'elle attende!.. (A lui-même.) C'est un système dispendieux... mais tranquillisant.

MARIE.

Qu'est-ce donc, mon ami?..

DUPLESSIS.

Oh! rien, rien... Quand tu voudras, nous ❦ retournerons à Paris.

FIN.